

Le 15 novembre 1944, ma sœur aînée reçut l'ordre de rejoindre une unité de l'armée allemande stationnée outre-Rhin. Quant à moi, dernier enfant à la maison, j'ai été convoqué à la *Ortsgruppe*¹, rue Jean Jaurès à Schiltigheim. Un responsable me donna l'ordre d'aller collecter de l'argent dans mon quartier. Pour mener à bien ma quête, il me remit une liste répertoriant les noms et les adresses des personnes que j'allais devoir solliciter. C'était, en ces temps troublés, une mission relativement simple et courante ; chacun était tenu de participer à l'effort de guerre ! La plupart des gens donnaient une somme minime, mais personne ne s'aventurait à me claquer la porte au nez au risque de se faire remarquer. Certains jetaient un œil sur ma liste, histoire de voir combien leurs voisins avaient donné. Le 22 novembre, aux alentours de 20 h, j'ai rapporté la liste et l'argent collecté au bureau de la *Ortsgruppe*. Sur le palier, j'ai rencontré quatre personnes, parmi eux, le *zellenleiter* et le *blockleiter*² de mon quartier. Les quatre hommes — bras droits tendus à l'oblique vers le ciel — se séparèrent en échangeant, haut et fort, des *Heil Hitler* tonitruants. Le lendemain matin, 23 novembre, on entendit gronder le canon. Des tirs sporadiques de mitrailleuses éclataient dans le lointain. La persistance et l'intensification de la canonnade rendaient tout le monde nerveux. Les rumeurs les plus folles couraient de maison en maison. L'annonce de l'irruption imminente des Alliés circulait comme une traînée de poudre à travers toute la cité. Notre inquiétude était d'autant plus grande que nous ne savions rien de l'avancée des troupes en passe de libérer le pays. La seule chose que ma mère et moi savions, par instinct, c'était qu'il était grand temps de quitter cette maison dont nous connaissions la fragilité. Au moment où nous nous apprêtions à sortir de notre domicile pour aller nous réfugier dans une cave voisine, quatre soldats allemands sans casque et sans aucune arme sur eux se présentèrent à notre porte. Ils étaient, nous dirent-ils, à la recherche d'un point d'eau pour faire leur toilette ! Les quatre hommes formaient l'équipage d'un char en partance pour l'Allemagne. Pour une raison qu'ils ignoraient, leur tank chargé sur un wagon depuis déjà plusieurs jours, tout comme l'ensemble du convoi ferroviaire, n'avait pas bougé d'un pouce. Nous leur avons ouvert notre porte. À notre grand étonnement, les soldats ne semblaient pas particulièrement préoccupés par les tirs nourris et les explosions que nous percevions depuis le début de la matinée. « C'est notre *Flak*³ qui tire », nous dirent-ils pour nous rassurer. Cette explication, au lieu d'apaiser mes craintes, ne fit que les renforcer. Chaque fois qu'une escadrille de forteresses volantes apparaissait dans le ciel, les batteries antiaériennes allemandes se déchaînaient. Pour les avoir, tant de fois, vus et entendus cracher des tonnes de munitions dans les airs, je savais pertinemment que les canons en action, ce jour-là, n'appartenaient pas à l'armée allemande. Les quatre hommes faisant preuve d'une parfaite correction, nous avons décidé de leur laisser le champ libre afin qu'ils puissent faire leur toilette. Pour notre part, peu rassurés par le tumulte des canons, des fusils et des armes automatiques, nous nous sommes abrités dans la cave d'une maison voisine. Blottis dans notre refuge, tous nos sens en éveil, ma mère et moi tentions d'imaginer ce qui était en train de se jouer à l'extérieur. Dans l'heure qui suivit, les tirs se rapprochèrent de notre position, à un rythme continu. De toute évidence, des gens se battaient au-dessus de nos têtes. Puis, en l'espace de quelques minutes, le fracas des armes fut couvert par des bruits de moteur. Des véhicules faisaient mouvement dans un brouhaha intense et soutenu.

¹ Sous-division du parti nazi.

² Collaborateurs du parti nazi chargés de surveiller la population au niveau d'une ville ou d'un quartier.

³ *Fliegerabwehrkanone*, unité de batterie antiaérienne.

Soudainement, quelqu'un fit irruption dans la cave en criant à pleine voix : « L'armée française est sur la route de Brumath ! ». C'était donc vrai ! En un instant, nous nous sommes jetés hors de notre cachette. La grande nouvelle se répandit à travers tout le quartier. Les gens quittaient en hâte leurs maisons pour venir aux nouvelles. Chacun voulait voir, de ses propres yeux, ce prodige. Une foule d'enfants, de femmes et de vieillards, comme un seul homme, fila en direction de la route de Brumath. Au fur et à mesure de notre progression, le flot de la population grossissait. Nous entendions monter une immense clameur. Les abords de la route étaient noirs de monde. Une foule en délire massée des deux côtés de la chaussée acclamait les colonnes motorisées de la 2^e DB roulant en direction de Strasbourg. Le 23 novembre 1944, le colonel Philippe Leclerc de Hauteclocque, fidèle au serment qu'il avait prêté devant ses hommes le 2 mars 1941 à Koufra⁴, entra victorieusement dans la capitale de l'Alsace libérée. L'effet de surprise fut total. En pénétrant dans Strasbourg, les chars de l'armée de libération croisèrent des tramways bondés de civils partant vaquer à leurs occupations. Le Gauleiter Wagner, lui-même, eut tout juste le temps de s'enfuir de l'autre côté du Rhin. L'heure était à l'allégresse ; chacun prenait soudainement conscience que le vent de l'histoire venait de tourner.

En ce jour de libération, une forme d'anarchie prit le pas sur l'allégresse générale. J'appris, par ouï-dire, que l'on avait trouvé, dans la gare de triage, un wagon rempli de rations destinées aux soldats envoyés sur le front. En cette journée où tout semblait possible, par curiosité, je me suis lancé à la recherche de ce fameux wagon. J'ai arpenté les voies, traversé les aiguillages et surmonté tous les obstacles se dressant devant moi. Lorsque je suis enfin arrivé devant le wagon, il était vide, entièrement pillé, à l'exception de quelques paquets de biscuits, de chocolats ou de cigarettes répandus pêle-mêle sur le plancher. L'endroit était totalement désert, aucun soldat allemand ou français en vue, pas le moindre cheminot. Les habitants du quartier avaient pris possession des lieux et mis à sac la gare de triage. Dès le lendemain, les Alliés reprirent le contrôle de la station. En toute hâte, j'ai rempli un sac en me disant que je donnerai mon butin aux soldats réfugiés dans notre maison. Je voulais qu'ils puissent se restaurer. De retour au domicile familial, il me fallut annoncer la nouvelle aux quatre militaires. Tout d'abord, ils se montrèrent sceptiques. Ils ne parvenaient pas à croire que ce grand Reich, destiné à durer mille ans, ait pu s'effondrer de la sorte. Depuis le premier étage de la maison, je leur ai montré les véhicules pavoisés de drapeaux bleu, blanc, rouge, filant vers Strasbourg. Alors seulement, ils prirent conscience de la défaite de l'Allemagne. L'un d'eux, de façon laconique, prononça une phrase résumant parfaitement la situation : « Hier au cinéma, aujourd'hui derrière les barbelés ». Désarmés, coupés de leur commandement, livrés à eux-mêmes, ils ne savaient pas comment agir. Ils dissertèrent longuement sur le choix de la conduite à tenir. L'homme le plus âgé, un vieux loup de *l'Ostfront* prit la parole : « J'ai connu des situations plus dramatiques que celle-ci en Russie. J'ai passé quinze jours derrière le front russe à attendre, enseveli sous les décombres ». Ses trois compagnons d'infortune semblaient s'être déjà résignés. Entre-temps, la nuit était tombée ; il était hors de question, pour eux comme pour nous, de s'aventurer au-dehors. Les soldats avaient besoin de temps pour réfléchir et prendre une décision commune. Nous avons décidé de les laisser disposer, une fois encore, de notre maison. Ma mère et moi sommes allés dormir chez les voisins ; nous ne voulions pas courir le risque d'être soupçonnés d'héberger et

⁴ Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg.

de cacher des soldats ennemis sous notre toit. Le lendemain matin, après une nuit entière passée à discuter entre eux, les quatre soldats nous annoncèrent vouloir se rendre. L'un de nos voisins, Robert Milleman — un homme de confiance — accepta de se faire leur porte-parole et leur intermédiaire lors de leur reddition. Par acquit de conscience, les quatre hommes, avant de quitter notre maison, me confièrent un document où étaient inscrits leurs noms et adresses. Malheureusement, au cours des semaines suivantes, dans les soubresauts d'une guerre que nous imaginions à tort finie, j'ai égaré le document. J'ai longtemps regretté la perte de ces informations ; j'aurais tant voulu savoir ce qu'il était advenu de ces hommes à l'issue du conflit.

La ville de Strasbourg venait d'être libérée. Les Allemands fuyaient, se précipitant le plus souvent, en ordre dispersé et dans la confusion la plus complète, sur la rive droite du Rhin. Les Alsaciens, anciens collaborateurs ayant pris fait et cause pour les nazis, avaient eux aussi déguerpi dans l'espoir d'échapper à la vindicte des vainqueurs. Nous venions d'être libérés, mais nous connaissions des jours et des situations pour le moins étranges ; on rencontrait des soldats allemands esseulés errant à la recherche d'une échappatoire, une solution de repli. Nombreux furent les soldats qui abandonnèrent leurs armes et leurs équipements avant de se jeter, au péril de leur vie, dans le Rhin. L'armée allemande se replia sur les hauteurs de la Forêt-Noire en vue de préparer une contre-offensive. Nous ignorions alors que des factions ennemies occupaient encore des positions stratégiques dans les alentours de Strasbourg. J'allais l'apprendre à mes dépens !

Deux ou trois jours plus tard, le 25 ou 26 novembre 1944, le bruit courut qu'un petit avion de type *piper* venait d'atterrir dans un champ, à mi-chemin entre Schiltigheim et Mittelhausbergen. Évidemment, tout le monde, notamment les plus jeunes, dont je faisais partie, voulut savoir de quoi il retournait. Une quinzaine d'enfants de tous âges se rua, comme un seul homme, pour ne rien rater du spectacle. Sur le lieu de l'atterrissage, nous avons aperçu une jeep, avec à son bord trois soldats français, venir à la rencontre du pilote de l'appareil. Après un court échange, le pilote fit rugir le moteur de l'avion, plaça le monoplane en position de décollage et mit les gaz. Le *piper* s'ébranla et fila à pleine vitesse, mais à l'extrémité du pré, les roues de l'avion heurtèrent le bas-côté d'un chemin dont la présence en bout de la piste d'envol avait échappé à la vigilance du pilote. Les deux roues de l'appareil se bloquèrent violemment contre l'accotement. L'avion, stoppé net dans son élan piqua du nez, brisant son hélice. La carlingue de l'appareil, tel le bras d'une catapulte, se dressa dans le ciel, décrivit un soleil et retomba, cul par-dessus tête, sur le dos. Le pilote, tête en bas, parvint à s'extirper du cockpit de l'appareil. Au même moment, des tirs se firent entendre et des balles sifflèrent à nos oreilles. Avec effarement, nous avons alors vu des soldats allemands dévaler vers nous depuis les hauteurs. Nous étions loin d'imaginer que des éléments ennemis aient pu trouver refuge, en dépit de la présence des forces alliées dans toute la région, dans les nombreux forts surplombant la place de Strasbourg. Aussitôt, les occupants de la jeep armèrent la mitrailleuse positionnée sur le capot du véhicule. Les soldats français voulaient protéger le repli du pilote de l'avion, mais dès que ce dernier atteignit la jeep, ils firent volte-face et décampèrent en nous laissant seuls face aux soldats allemands tirant à tout va dans notre direction. Nous nous sommes d'abord réfugiés derrière un silo à betteraves, puis les plus hardis d'entre nous se mirent à courir, bientôt suivis par l'ensemble du groupe. Nous avons filé à toutes jambes à

travers les champs gorgés d'eau sans jamais nous retourner. Chaque fois qu'une balle sifflait à nos oreilles, nous nous jetions à plat ventre dans la boue. Nous avons réussi à échapper à nos poursuivants. Nous sommes rentrés chez nous, sains et saufs, mais morts de peur. Avec le recul, je pense que la prise de l'avion constituait le principal et seul objectif des Allemands. J'imagine qu'ils se sont débarrassés de nous en tirant au-dessus de nos têtes pour nous impressionner et nous faire déguerpir. Quelques jours plus tard, nous avons découvert les restes calcinés de l'appareil.